

Toulouse > Infos du jour

Article paru le 21/05/2007

SOCIÉTÉ. LES HABITANTS DES AMIDONNIERS, À TOULOUSE, SONT EXASPÉRÉS. DEPUIS SIX ANS, LEUR QUARTIER EST DEVENU LE LIEU DE CONVERGENCE DES PROSTITUÉES D'EUROPE DE L'EST. ILS ACCUSENT LES POUVOIRS PUBLICS D'IMMOBILISME. REPORTAGE.

Prostitution : le ras-le-bol



Des voitures qui s'arrêtent. Des portières qui claquent. Des cris, des éclats de voix, des soupirs, des pantalons que l'on remonte à la va-vite, des passes toutes les 5-10 minutes. Et au petit matin des préservatifs usagés, des mouchoirs en papier qui jonchent les trottoirs, les caniveaux, les descentes de parkings, les porches, quelques jardins privés. Aux Amidonniers, d'un bout à l'autre des allées de Brienne, de Barcelone, boulevard de la Marquette et dans les rues adjacentes, la prostitution a pris ses quartiers depuis 2001. Et depuis six ans, les riverains sont les témoins impuissants de ce supermarché du sexe qui se trame, toutes les nuits, sous leurs fenêtres.

Exaspérés, les habitants sont également ulcérés par l'immobilisme des pouvoirs publics. Les mains courantes, les pétitions, les interventions pleuvent. Que ce soit auprès de leur maire de quartier (*), sur le bureau du maire de Toulouse, auprès de la police et de la préfecture. Les riverains s'organisent collectivement, avec le soutien de leur association de quartier Brienne-Bazacle-Amidonniers. « On est trop concernés. Ce n'est pas un mouvement xénophobe. Mais on ne peut pas laisser aux riverains la responsabilité de vivre ce que nous subissons. C'est devenu un territoire de non-droit », explique Sylvie Mégevand, présidente du comité de quartier.

« Mardi soir, devant chez moi entre minuit et une heure du mat, j'ai assisté à sept passes. Elles font leurs prestations n'importe où, dans les voitures le long de chez nous, sous les réverbères. Parfois, on ne peut pas sortir de chez nous, ça se passe sous nos yeux. On est tellement gêné qu'on ne sait pas où se mettre », raconte Caroline.

« INVIVABLE »

« On est cernés par la prostitution. C'est devenu invivable la nuit, une catastrophe » poursuit Sophie. « C'est comme ça toute l'année. Ce qui nous sauve, c'est lorsqu'il pleut... » renchérit un autre. « On ne peut pas avoir idée de ce que nous vivons. Moi, j'ai des enfants en bas âge. Ce n'est pas facile au quotidien de leur expliquer ce que font ces dames devant la fenêtre de leur chambre... », soupire François.

La prostitution attire selon les riverains un autre marché parallèle, le trafic de drogue, qui commence à sévir rue des Amidonniers. Sans compter les pervers qui se masturbent sous les entrées d'immeubles. La réputation du quartier Bayard à Toulouse n'est plus à faire. Mais désormais, c'est le secteur des Amidonniers qui est désigné comme le nouveau « quartier chaud » de la ville.

Valérie Sitnikow

(*) Une réunion publique est organisée par la mairie de quartier ce soir à 19 heures à la MJC des Amidonniers.

Nicolina, une Bulgare : «100 000 € et j'arrête »

Il y a deux mondes. Celui du dedans et celui du dehors. Vu de la fenêtre de leurs appartements cocons, le spectacle nocturne quotidien de la prostitution n'a certes rien d'agréable pour les riverains. Mais la question n'est pas tant de savoir qui fait subir à l'autre le quotidien le plus invivable. Tenter d'éradiquer la prostitution dans le quartier ? C'est sans coup férir le déplacer, non s'attaquer aux racines du mal : la misère. Car la vie de ces prostituées bulgares (slaves ou tsiganes) confine au sordide. Aucune ne fait commerce de son corps de gaieté de cœur.

Plutôt jolie, Maria. Arrivée de Sofia il y a trois ans, Maria en a 27. Sous l'abribus des allées de Brienne, elle attend le client, flanquée de Franka, 24 ans, et Dobi, qui dit avoir 18 ans mais en paraît 16. Apeurées par la présence probable d'un mac dans les parages, dans un français approximatif, elles nient exercer dans les jardins privatifs. « A l'hôtel, dans la voiture... des fois dans les parkings, les rues », disent-elles, bien loin de mesurer - cela semble si loin de leurs préoccupations - l'exaspération des voisins.

Une seule chose, vitale, compte : l'argent. Allée de Barcelone, Nicolina en rêve : « 100 000 € et j'arrête... » A 30 € la pipe et 50 € l'amour - un tarif « officiel » sur le trottoir toulousain, que les Nigérianes du boulevard de l'Embouchure s'emploient à casser en michetonnant pour 10 € et 20 € - faites le compte... Bien avant de réunir la somme, elle aura sans doute perdu son rire éclatant, masque pudique de la détresse déjà visible dans le regard de faon effrayé lancé par Maria, sa copine d'asphalte. Nicolina a 24 ans et rêve d'une vie normale, avec un seul homme parce qu'elle « aime l'amour ». Elle a quitté Sumen, une petite ville à 100 bornes de la mer Noire, quand Maria, 33 ans et un fils de 14 ans resté en Bulgarie, a laissé son misérable boulot de serveuse à Varna. Ni l'une ni l'autre n'avoueront une réalité connue de la brigade des mœurs et des associations : en général, les « filles » sont envoyées en France par un proxénète qui les tient en laisse au prix d'un odieux chantage exercé sur leurs enfants, leurs parents, leurs frères. Ici, des maquereaux sous-traitants les placent sur le trottoir où les plus anciennes les initient aux règles et aux codes du milieu.

«ILS TE VOLENT LE SAC»

À ce quotidien subi s'ajoutent les violences des clients. En montant dans une voiture, elles savent qu'elles s'exposent au pire et s'en remettent à la providence : « C'est la chance qui décide... » dit Maria dont les souvenirs de rossées s'estompent plus que ceux des faux clients prompts à leur piquer la recette : « Des fois ils te volent le sac », explique-t-elle d'une voix où ne point plus ni colère ni indignation. Mais combien de lassitude... Boulevard de la Marquette : Zameri, 39 ans, et Zara, de 15 ans sa cadette. Le regard de l'aînée

s'embue lorsqu'elle évoque l'éloignement de ses deux enfants de 13 et 10 ans, au pays. Zarameri prétend n'arpenter les trottoirs de Toulouse que depuis 25 jours et expédier ses passes dans les hôtels tout proches... Les 2 000 € hebdomadaires que son activité lui rapporterait, elle les envoie par paquets de 150 € en Bulgarie. Le reste paye la piaule, la bouffe et les clopes. Peut-être la dope. Cher payé, le prix de la survie.

Jean-Louis Dubois-Chabert